

# Chapitre 1

On dit que la vengeance est un plat qui se mange froid... À retenir quand on prévoit d'assassiner un chef.

J'étais loin de penser au meurtre et à la vengeance tandis que je me tortillais dans la cabine d'essayage de l'une des plus célèbres boutiques de vêtements d'Oxford, luttant pour enfiler une robe en soie. Retenant mon souffle, je tirai en vain sur la fermeture éclair... Avais-je vraiment pris autant de poids ces derniers temps ? J'avais toujours eu une silhouette mince, quasi masculine, et à présent que j'approchais de la trentaine, j'avais enfin des formes, ce que j'avais toujours voulu. Seul problème : j'avais l'impression d'en avoir uniquement aux mauvais endroits ! Il y avait un net renflement autour de ma taille et un clair surplus autour de mes hanches...

Je pensai avec culpabilité au *Chelsea bun* généreusement beurré que j'avais mangé la veille au soir – regorgeant de cannelle, de raisins secs et de cassonade, et recouvert d'un généreux glaçage – et au délicieux *sticky toffee pudding*, débordant de sauce au caramel, sans oublier la part de *Victoria sponge cake*, recouverte de confiture de

fraises maison et de crème fouettée fraîche ! Il s'agissait de « restes » de mon salon de thé, le Little Stables Tearoom, et, comme d'habitude, je n'avais pas pu résister. Je commençais à réaliser que c'était l'un des risques de tenir un salon de thé – surtout quand on se vantait de servir de délicieuses pâtisseries britanniques traditionnelles...

— Gemma ? Qu'est-ce que tu fabriques ? Tu t'es endormie là-dedans ou quoi ? me demanda ma meilleure amie Cassie.

Elle écarta le rideau de la cabine et pénétra à l'intérieur, vêtue d'un simple T-shirt blanc et d'un jean qui épousait parfaitement ses formes. Elle était magnifique. *Cassie a des formes pile là où il faut*, pensai-je avec envie en la regardant. Ce qui lui manquait en taille, elle le compensait largement par sa beauté voluptueuse. J'avais toujours voulu ressembler davantage à ma meilleure amie, physiquement et pour tout le reste. Élevée dans une famille chaleureuse et turbulente d'artistes et de créatifs, Cassie était un esprit libre avec un tempérament fougueux et une approche terre à terre et décontractée de la vie. Tout l'opposé de ma personnalité. Je cherchais désespérément à obtenir l'approbation de mes pairs et à suivre les règles. Tel était le fruit de mon éducation stricte dans un foyer britannique répressif de la classe moyenne supérieure.

Pourtant, malgré nos différences, Cassie et moi étions les meilleures amies du monde depuis notre rencontre à l'école primaire. Et nous étions restées proches à l'université (par chance, nous avons toutes deux été admises à Oxford, bien que dans des collèges différents) et même pendant les huit années où j'avais vécu loin de l'Angleterre. Lorsque j'avais décidé d'abandonner ma carrière en

entreprise pour retourner à Oxford et ouvrir un salon de thé, Cassie s'était empressée de me soutenir, abandonnant ses divers emplois à temps partiel pour venir travailler au Little Stables.

Elle me regarda de haut en bas et lança, avec la franchise que seule une meilleure amie pouvait se permettre :

— Tu ressembles à une saucisse farcie !

Je grimaçai.

— Je pourrais rentrer le ventre, dis-je en m'exécutant.

— Toute la nuit ? En plus, tu ressemblerais juste à une saucisse farcie un peu plus fine.

Je soupirai.

— Très bien. Je suppose que je vais devoir essayer une taille au-dessus.

— Ce n'est pas seulement ça, Gemma – cette robe n'est pas faite pour toi. Elle ne te va pas au teint.

Je me retournai pour me regarder dans le miroir en pied sur le côté de la cabine et je dus admettre que Cassie avait raison. La robe bleu marine chatoyante qui semblait si élégante sur le cintre pendait lâchement sur moi, sans forme. Le bleu foncé me donnait un air pâle et fatigué.

— Elle était si belle sur le cintre, dis-je à regret en caressant le tissu soyeux.

— Ta coiffure ne va pas non plus avec ce style minimaliste. Tu as besoin d'une coupe plus féminine pour aller avec cette robe, pour l'équilibrer... comme mes cheveux, ajouta Cassie en agitant sa crinière sombre et ondulée.

J'examinai à nouveau mon reflet. J'avais opté pour une coupe à la garçonne juste avant de rentrer en Angleterre l'année précédente, et au grand dam de ma mère, j'avais fermement refusé de laisser repousser mes cheveux bruns.

J'aimais bien les avoir courts – ça me donnait l'impression d'avoir un petit côté Audrey Hepburn –, mais je me demandais à présent si ce style n'était pas trop androgyne pour les robes de la boutique.

J'adressai à Cassie un regard désespéré.

— Comment je vais faire ? Le bal est après-demain, on a déjà fait cinq boutiques et je n'ai trouvé aucune robe qui m'aille !

— Je t'avais dit de ne pas t'y prendre à la dernière minute, rétorqua Cassie. Tu sais comment ça se passe pendant la saison des bals. Tout le monde s'arrache les plus belles robes. Il ne reste plus beaucoup de choix.

Je grimaçai. Le fait est que le mois de juin était peut-être la saison des bals à Oxford, mais c'était aussi l'apogée de la saison touristique. Les gens affluaient vers la ville universitaire et la campagne environnante des Cotswolds pour profiter des attraits locaux pendant le fantastique, mais bref été anglais. Avec son emplacement de choix dans un petit village à la périphérie d'Oxford, mon salon de thé débordait d'activité, alors prendre du temps pour aller acheter une robe m'avait semblé être la dernière de mes priorités. Mon seul jour de congé hebdomadaire était le lundi, et je le passais généralement à rattraper mon sommeil en retard, à m'occuper des tâches ménagères, à traiter mes e-mails... mais j'étais reconnaissante que Cassie m'ait traînée faire du shopping ce jour-là. Même s'il semblait que c'était déjà trop tard...

— Je suppose que je pourrais porter la petite robe noire que je mets habituellement pour les réunions de travail et les cocktails ? dis-je en pensant à ma fidèle alliée.

Cassie parut abasourdie.

— Gemma, c'est un bal à Oxford ! Tout le monde sera sur son trente-et-un. Les hommes seront en smoking... Tu ne peux pas mettre une robe ordinaire. Quel gâchis !

Elle avait raison. Oxford était l'un des derniers endroits où vous pouviez vraiment vous permettre de porter une robe digne de Cendrillon. Le bal d'été à la fin de l'année universitaire était une coutume encore suivie par de nombreux collègues d'Oxford. Leurs quadrangles imposants, leurs élégants cloîtres et leurs vastes jardins prenaient pour l'occasion des airs de conte de fées, tandis que les étudiants et leurs invités dansaient et s'amusaient jusqu'au bout de la nuit. Et enfiler une robe de bal – une vraie robe de bal, ample et romantique, qui touchait le sol – était probablement l'un des côtés les plus attrayants. Du moins pour les filles. La plupart des hommes voyaient probablement d'un mauvais œil le *dress code* en vigueur, et j'étais certaine que beaucoup s'y prendraient même plus tard que moi pour louer un smoking noir et un nœud papillon assorti pour la soirée.

Je soupirai en regardant à nouveau mon reflet. Je n'avais pas assisté à un bal depuis l'obtention de mon diplôme, huit ans plus tôt, et j'avais hâte de revivre cette expérience. C'était vraiment dommage d'assister à un événement si spécial vêtue de mon habituelle robe noire...

— Attends un peu, dit soudain Cassie. Il y a une robe que j'ai vue sur un des portants...

Elle disparut et revint un moment plus tard avec une étoffe rose à froufrous drapée sur son bras.

— Hors de question que je mette ça ! m'exclamai-je avec un mouvement de recul quand elle me la tendit. Je ressemblerai à une meringue !

— Ça ne coûte rien d'essayer, Gemma, insista Cassie sur le ton de la supplique. Fais-moi confiance.

Je pris la robe à contrecœur en soupirant. Toutefois, lorsque je me regardai dans le miroir quelques minutes plus tard, je fus agréablement surprise. Le corsage simple et sans bretelles soulignait les lignes de mon cou et de mes clavicules, et m'allait comme un gant. Depuis la taille de guêpe, la robe s'évasait en une jupe ample qui, malgré les couches de tulle, était gracieuse et élégante – rien à voir avec une meringue. En fait, pour la première fois, j'avais vraiment l'impression de rivaliser avec Audrey Hepburn. Cette robe incarnait tout le glamour des années 50 des films vintage comme *Sabrina* et *Vacances romaines*.

— Elle est magnifique, soufflai-je.

— Je te l'avais bien dit, fit Cassie avec un sourire en coin.

Je souris à ma meilleure amie. J'aurais dû faire confiance à son instinct d'artiste. Puis je regardai l'étiquette attachée à la jupe et mon sourire s'effaça.

— Bon sang, tu as vu le prix ? m'écriai-je.

— C'est vrai qu'elle est un peu chère... mais elle est fabriquée en Italie, avec du tulle de soie – le meilleur – et tout est brodé à la main, déclara Cassie en montrant le délicat motif de fils d'argent sur le corsage.

Je secouai la tête.

— Cassie, je ne peux pas dépenser autant d'argent pour une robe que je ne porterai probablement qu'une nuit.

— Oh, allez, Gemma ! Le salon de thé marche très bien ces derniers temps – tu nous as même augmentées, Dora et moi –, je suis sûre que tu peux te le permettre.

— Oui, mais je ne devrais pas dépenser de l'argent pour quelque chose d'aussi frivole. Je devrais plutôt investir pour le salon de thé.

— Tu as déjà dépensé des tonnes d'argent pour le salon. À quand remonte la dernière fois que tu as acheté quelque chose pour toi ? demanda Cassie. Depuis que tu es rentrée d'Australie, tu n'as fait que penser affaires. Il est grand temps que tu te fasses un peu plaisir. Alors oui, cette robe est un peu chère, mais son achat ne te ruinera pas pour autant. Et tu es absolument magnifique dedans.

Je regardai mon reflet dans le miroir, sentant ma détermination vaciller. Cassie avait raison. J'étais magnifique dans cette robe de bal. Son rose pâle semblait faire ressortir la chaleur de ma peau, rendant mon teint éclatant et mes yeux plus grands et plus lumineux. Je pensai soudain à mon petit ami, Devlin O'Connor, et j'imaginai ses yeux bleus s'illuminant en me voyant dans cette robe...

— Très bien ! Je vais la prendre, dis-je soudain avec un sourire.

— Formidable ! s'exclama Cassie.

Puis elle jeta un coup d'œil à sa montre.

— Dépêche-toi de te changer, on doit te trouver des chaussures pour aller avec cette robe, mais d'abord j'ai une surprise pour toi.

— Pour moi ? Comment ça ?

Mais Cassie refusa d'en dire plus. Quelques minutes plus tard, nous quittâmes le magasin avec ma nouvelle robe de bal soigneusement emballée dans du papier de soie et glissée dans un grand sac. Nous rejoignîmes la foule animée qui descendait Cornmarket Street, artère piétonne et principale rue commerçante d'Oxford. Même si nous

étions en semaine, la ville grouillait de monde : groupes de touristes japonais qui photographiaient avec enthousiasme la moindre gargouille ou le moindre lampadaire, étudiants de passage sur leurs vélos d'occasion ou habitants du coin qui arpentaient d'un bon pas les ruelles pavées, vaquant à leurs occupations. Dans le ciel au-dessus de nous s'élevaient les « flèches rêveuses » d'Oxford – les tours gothiques, les élégantes tourelles et les majestueux créneaux emblématiques des toits de la ville universitaire. C'était ce qui caractérisait Oxford : même une simple promenade pour acheter un tube de dentifrice donnait l'impression de remonter le temps.

— Par ici, dit Cassie en tournant dans une ruelle latérale et en me guidant vers une petite boutique nichée au rez-de-chaussée d'un vieux bâtiment victorien.

Je fus surprise de constater qu'il s'agissait d'un salon de beauté moderne, habilement décoré pour se fondre dans son environnement historique.

— Je t'ai réservé une manucure et une pédicure, c'est moi qui régale ! dit Cassie avec un sourire.

— Oh, Cass ! C'est adorable ! m'écriai-je en enlaçant mon amie.

— Je me suis dit qu'avec ce que tes mains subissent au salon de thé, ce serait bien de les dorloter un peu avant le bal.

Cassie m'adressa un clin d'œil.

— Et c'était une bonne excuse pour m'offrir une pédicure à moi aussi. La boutique vient d'ouvrir et ils font des offres fantastiques.

Quand nous entrâmes dans le salon, une clochette tinta pour annoncer notre présence, et une jeune Asiatique



s'empressa de nous accueillir. Elle nous conduisit vers une rangée de fauteuils inclinables en cuir, chacun donnant sur un bain de pieds, et nous désigna nos sièges. Je soupirai de plaisir en glissant mes pieds fatigués dans l'eau chaude et bouillonnante. La femme ajouta quelques gouttes d'huiles essentielles parfumées à nos bains de pieds, puis s'excusa et disparut à l'arrière du salon pour chercher quelque chose.

Je m'adossai au fauteuil et regardai autour de moi. L'endroit n'était pas grand, mais il avait été habilement décoré, avec du bois clair, des miroirs et des tons pastel doux pour donner une impression de lumière et d'espace. Des stores en bambou protégeaient les fenêtres de la rue et une fontaine située près de la porte d'entrée offrait une toile de fond apaisante.

La seule chose qui gâchait cette ambiance paisible était la voix forte de la femme assise dans le fauteuil inclinable à côté de nous, qui parlait dans son iPhone. Je la regardai avec curiosité. Elle avait l'air d'avoir une trentaine d'années, était très maquillée, avait les cheveux teints en blond et de longs ongles rouges brillants. Ses jambes dépassaient devant elle, appuyées sur un banc rembourré, tandis qu'une jeune Asiatique accroupie devant elle tentait de lui faire les ongles de pieds. Ce n'était pas une mince affaire, car la femme ne cessait de gigoter pendant qu'elle parlait, faisant bouger ses orteils dans tous les sens.

— Oh ! s'écria l'Asiatique lorsqu'un mouvement brusque d'une jambe lui fit passer du vernis à ongles sur le dessus du pied de la cliente, laissant une trace rouge vif.

— Dites donc ! Faites attention à ce que vous faites, cracha la femme en s'interrompant pour fixer la jeune fille.

— Je... je suis désolée ! couina la jeune Asiatique.

Elle imbiba une boule de coton avec de l'acétone et commença à essuyer soigneusement la tache en question pendant que la femme reportait son attention sur sa conversation. Mais une seconde plus tard, la cliente agita de nouveau la jambe, et le coude de la jeune employée heurta le flacon d'acétone. Il se renversa et déversa son contenu sur le sol – et sur les chaussures de la femme.

— AARGH ! grogna la cliente. Espèce de bonne à rien !

— Je... je suis vraiment désolée, s'écria la jeune fille, au bord des larmes, en tamponnant frénétiquement les chaussures avec du papier absorbant.

La cliente repoussa violemment la main de l'employée et s'empara des chaussures.

— C'est une paire de Marc Jacobs ! Vous les avez ruinées ! hurla-t-elle.

— Hé, c'était un accident, intervint Cassie. Pas besoin de vous défouler sur elle comme ça. Ce sont des choses qui arrivent. Si vous aviez arrêté de bouger, elle n'aurait probablement pas renversé le flacon.

La femme se retourna vers Cassie, le visage déformé par la haine.

— Pour qui vous prenez-vous ? demanda-t-elle. Occupez-vous de vos affaires !

Les yeux de Cassie lancèrent des éclairs.

— Je déteste voir des brutes s'en prendre aux autres.

La femme se leva d'un bond de son fauteuil.

— Qui traitez-vous de brute ? s'écria-t-elle, plaçant son visage à deux centimètres de celui de Cassie et brandissant le poing.

Cassie bondit également de son siège, et commença à dire quelque chose, mais à ce moment-là, l'autre femme

sortit à toute vitesse de l'arrière-boutique, l'air horrifiée. Elle se précipita vers la cliente et lui dit d'un ton apaisant :

— Je suis vraiment désolée, madame ! Veuillez accepter mes excuses. Nous aimerions vous offrir cette pédicure gratuitement, ainsi qu'un bon cadeau pour une autre visite...

La cliente se calma légèrement.

— Je préfère ça, dit-elle.

Elle laissa la plus expérimentée des deux terminer ses orteils, puis se dirigea vers le comptoir pour recevoir son bon cadeau. Je remarquai qu'elle avait laissé un sac en plastique derrière elle, coincé sur le côté de son siège inclinable, et je me penchai pour le récupérer. J'écarquillai les yeux devant les boîtes de paracétamol, d'ibuprofène et d'aspirine amassées à l'intérieur, ainsi qu'une boîte de laxatifs puissants et une bouteille de sirop pour la toux.

— Hé ! Donnez-moi ça !

La femme se précipita vers moi et m'arracha le sac des mains.

— Qu'est-ce que vous regardez ? grogna-t-elle.

— Rien, dis-je, décontenancée. C'était simplement pour vous le rendre.

— Mais bien sûr. Vous êtes comme votre amie, à fourrer votre nez là où il ne faut pas !

Elle me lança un regard plein de mépris, puis tourna les talons et quitta le salon en claquant la porte derrière elle.

Il y eut une pause gênante, puis la plus âgée des deux employées nous adressa un sourire crispé et dit :

— Je suis vraiment désolée pour le désagrément ! Je vous prie d'excuser ma petite sœur – c'est son premier jour et elle est encore en formation.

Elle fit un geste en direction de la jeune fille qui se tenait debout, tremblante, derrière elle.

— Ne vous inquiétez pas, dit Cassie en se réinstallant dans son fauteuil et en replaçant ses pieds dans l'eau. Nous comprenons parfaitement.

— J'aimerais que votre sœur me fasse les orteils, ajoutai-je en souriant de manière encourageante à la jeune Asiatique, qui me rendit un sourire tremblant et s'avança d'un pas hésitant.

Elle me montra un nuancier avec différentes couleurs d'ongles et, quand Cassie et moi eûmes fait notre choix, elle s'empressa de trouver les flacons correspondants. Pendant ce temps, sa sœur aînée nous proposa des rafraîchissements, puis se retira pour préparer nos tasses de thé. Alors qu'elle disparaissait au fond du salon, Cassie remua les orteils dans l'eau bouillonnante et dit :

— Dieu merci, cette femme est partie. Elle gâchait déjà l'ambiance avant même de commencer à crier.

Elle fit la grimace.

— Oxford est un village. J'espère qu'on ne la reverra pas dans les boutiques plus tard.

— Je ne pense pas que ça arrive, sauf si on a prévu de passer à la pharmacie, dis-je avec un petit rire en coin.

— Comment ça ?

J'expliquai à Cassie ce que j'avais vu dans le sac à provisions.

— Soit elle compte créer sa propre chaîne de pharmacies, soit elle prévoit d'avoir un énorme mal de tête.

— Ou... elle prévoit de faire faire une overdose à quelqu'un.

— Quoi ? fis-je avec un rire incrédule. D'où tu sors ça ?

— J'ai lu cet article sur le danger de mélanger des médicaments en vente libre comme l'ibuprofène et l'aspirine. Pas besoin d'en prendre à forte dose pour que la combinaison soit mortelle. Donc, pour empoisonner quelqu'un sans attirer les soupçons avec une nette surdose de médicament, il suffirait de les mélanger.

— D'accord, mais je ne vois pas ce qui te fait dire que cette femme...

— Tu ne l'as pas entendue au téléphone ?

Je secouai la tête.

— Je ne faisais pas vraiment attention.

— Elle était vraiment odieuse – elle se plaignait de son ex-petit ami qui l'avait larguée ou quelque chose comme ça.

Cassie roula des yeux.

— Pas étonnant.

— Et alors ? Ça ne veut pas dire qu'elle prévoit de le tuer en lui faisant faire une overdose, dis-je en riant.

Le visage de Cassie demeura grave.

— Peut-être pas. Mais tu sais ce qu'elle a dit avant de raccrocher ? Je cite : « Je vais l'assassiner, même si c'est la dernière chose que je fais ! »